

## NOTE D'INTENTION

Dans *Plastic Requiem*, mon but est d'inviter le spectateur à réfléchir aux mécanismes absurdes et excessifs de l'art contemporain qui élèvent certains artistes et leurs discours au rang d'icônes.

Issu d'une famille d'artistes, j'ai grandi dans un environnement où l'art faisait partie intégrante de la vie quotidienne. Mon père, artiste peintre, ma mère, professeure d'histoire de l'art, et ma sœur, musicienne, m'ont transmis leur passion assez naturellement. Très tôt, l'art classique a influencé ma vision du monde, et le dessin figuratif est rapidement devenu mon moyen d'expression structurant. Les nombreuses visites de musées auxquelles j'ai participé m'ont permis de développer une culture artistique classique solide.

C'est assez tard, au lycée d'arts appliqués Auguste Renoir, à Paris, que j'ai découvert l'art contemporain, un univers qui m'a d'abord paru complexe et difficile à saisir. Bien que suscitant une curiosité nouvelle en moi, il m'est apparu comme une forme d'expression énigmatique. Des œuvres comme *Lo sono*, sculpture immatérielle de Salvatore Garau, ou *Comedian*, la banane scotchée de Maurizio Cattelan, m'ont confronté à des choix esthétiques radicalement différents de ceux auxquels j'étais habitué, m'incitant à interroger le sens de ces créations et leur place dans le paysage de l'art contemporain.

Cette perplexité m'a conduit à imaginer un scénario au cœur de l'univers des galeries d'art, mettant en scène des personnages forts et ambigus, telle que Jeanne, fascinée par l'un de ses représentants, ou encore Cazanov, artiste démiurge électrisant les foules. Comme lui, certains artistes sont devenus de véritables stars du monde de l'art, intégrant presque le showbiz par leur notoriété et l'aura qui entoure leurs œuvres.

Autour de situations maltraitant les unités spatio-temporelles habituelles et en confrontant les points de vue, j'aimerais explorer ce qui se joue entre le discours et la réalité, entre ce que l'on perçoit et ce que l'on provoque. Le personnage de Jeanne, par sa position ambivalente - témoin, responsable, spectatrice, actrice - incarne une tension que j'ai envie de mettre en scène : celle du malentendu, du refoulé, de la responsabilité accidentelle.

Le monde de l'art contemporain me sert ici de décor symbolique, presque grotesque, où la mise en scène prime parfois sur le sens, et où le regard des autres devient le véritable moteur de la valeur d'une œuvre. Mon propos n'est pas de rejeter l'art contemporain, mais d'interroger les mécanismes qui façonnent sa mise en avant. Cette idée que ce n'est pas la réalité qui fait l'événement, mais la manière dont on le raconte, me fascine - et c'est précisément ce que traverse Jeanne. Elle transforme

malgré elle un accident tragique en chef-d'œuvre, simplement parce que personne ne veut voir autre chose.

D'un point de vue formel, je souhaite construire une mise en scène à la fois précise et faussement distante. Je pense à des cinéastes comme Ruben Östlund, notamment dans *The Square*, qui interroge avec une ironie glaçante les travers de l'art contemporain, en confrontant des personnages désarmés face à une performance qui les dépasse. Ou encore à Yorgos Lanthimos, dans *The Killing of a Sacred Deer*, où l'absurde et le malaise surgissent d'une mise en scène très frontale, presque clinique, qui donne aux gestes les plus banals une puissance tragique.

Ce film interroge aussi la figure du spectateur. À quel moment cesse-t-on d'être passif ? Que fait-on de ce que l'on voit ? Et surtout, que fait-on quand ce que l'on regarde est une mise en scène du drame réel ? Peut-on applaudir un accident s'il est cadré comme une œuvre ?

Je souhaite que le spectateur sorte de ce film troublé, amusé, peut-être dérangé mais surtout, avec cette sensation que le vrai malaise n'est pas l'accident en lui-même, mais la manière dont on finit par le célébrer. Cette perte de sens de l'objet artistique au détriment de ce qui l'entoure est criante dans *Plastic Requiem*. Dans un sursaut final, Cazanov manque sa performance. Une action héroïque qui aurait simplement dû le blesser se termine en un accident mortel lamentable, sous les yeux du public qui ne perçoit même pas l'échec de la performance. Pour eux, c'est une réussite, peut-être même une apothéose ! Comment, après cela, faire de l'art ? Dans un monde où la performance est poussée toujours plus loin, toujours plus intensément, n'arrivons-nous pas à une impasse ?